



Rédigé et présenté par

NSOULY MYRIAM

Etudiante en licence à

L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH DE BEYROUTH

Dans le cadre du concours de nouvelle : « Les jardins cachés de Beyrouth »

LE JARDIN DE MA MÈRE

« Lorsque tu les arroses, les fleurs te disent des prières. » Du haut de mes neuf ans, je regardais les petites fleurs rouges que ma mère avait plantées dans le petit parterre à côté des cyprès. Dubitative, j'observai les pétales teintés de gouttelettes d'eau que je leur avais généreusement administrées (ma mère venait tout juste de m'apprendre qu'il fallait arroser la tige et non pas les pétales). Que pouvait bien prier pour moi une petite fleur rouge comme celle-ci ? En tout cas, j'étais heureuse à l'idée qu'une fleur priaît pour moi. Mariam, ma mère, était responsable d'arroser à grands jets d'eau les arbres. Elle avait une manie de fermer la moitié de l'orifice du tuyau, y propageant l'eau en gros « splash ». J'admirais sa technique, et parfois, en catimini, j'essayais de l'imiter. Peut-être que les arbres priaient encore plus, puisqu'ils étaient plus gros.

Je mémorisais à peine quelques noms de fleurs, et, à vrai dire, je n'avais pas beaucoup la main verte. Mais je prenais soin de ces plantes comme de mes enfants.

Beyrouth abritait en ses ruelles une petite maison où une étroite terrasse dallée donnait sur un jardin caché où poussaient les fleurs et l'amour. Une maisonnette modeste, ancienne mais chaleureuse, comme toutes les petites demeures de Beyrouth. Au milieu du jardin trônait un pêcher d'au moins quinze ans. De petites dalles tapissaient des allées sur lesquelles ma mère aimait se promener pour faire sa ronde, inspecter les fleurs, et fumer sa cigarette en regardant le coucher de soleil. Rien, à mes yeux, ne pouvait pénétrer ce huis-clos édénique qui abritait ces moments complices entre ma mère, moi et la flore. J'aimais les après-midi de juin où je terminais mes devoirs, sortais balayer la terrasse, pendant que ma mère tournait le robinet pour vérifier « s'il y avait de l'eau ». Il arrivait qu'il n'y en ait pas pendant quelques jours et, inquiétée, elle tapotait la surface de la terre pour vérifier si les plantes n'avaient pas soif.

Ma mère n'avait jamais rêvé de villa, de ces grands jardins dont les arbres étaient taillés feuille par feuille, dont les fleurs étaient symétriquement disposées les unes à côté des autres, comme des sentinelles en devoir. Elle n'avait jamais voulu d'arrosoir automatique qui lui arracherait le plaisir de voir la terre noircir, de deviner les racines en train d'aspirer goulument les flots qu'elle leur prodiguait, et de respirer l'odeur de la terre mouillée. Il y avait entre ma mère et son jardin une expérience humaine, qui dépassait l'expertise botanique et le simple loisir. Il fallait la voir lorsque l'une de ses plantes jaunissait. Elle se déplaçait de coin en coin avec le pot en main, coupant les mauvaises herbes, et vérifiant si un quelconque insecte audacieux ne s'était lové dans ses feuilles.

Mariam attendait le printemps, pour chercher de nouvelles fleurs qui ne germaient qu'en ce temps de l'année. Elle guettait impatiemment le retour de mon père, venant transportant au moins quatre pots à la fois. Il les disposait d'abord sur la terrasse, pour que ma mère puisse admirer fièrement sa nouvelle progéniture, et inspecter s'il y avait bien une paire de chaque couleur. Finalement, il les plaçait sur les parterres, en une disposition aléatoire, parce qu'avant de s'enraciner, elles devaient recevoir l'approbation esthétique de ma mère. Parfois, elle participait à leur plantation, aidait à creuser la terre, mais la plupart du temps, elle se tenait sur la terrasse, cigarette à la main, observant, en impératrice des lieux, son petit empire botanique. Il y avait des plantes qui revenaient chaque année, comme les pétunias (tellement fragiles), les hortensias, les marguerites, les roses (qui persistaient même en hiver) ... Ce sont les fidèles gardiennes de mon jardin d'enfance, comme je l'avais toujours connu. Mais il y en avait aussi de

nouvelles, auxquelles ma mère acceptait bien d'accorder une chance et qui, intimidées, se manifestaient dans son jardin et espéraient y revenir l'an prochain. Je n'approuvais pas toujours la disposition des fleurs, je les trouvais parfois trop « arrangées » à mon goût, mais je la voyais admirer ses plantes, avec la satisfaction du travail bien fait, et la promesse des jours de printemps qu'elle passerait à boire son café et à regarder son petit royaume vert, et je me disais que c'était la seule chose qui comptait.

J'ignore si j'aurais eu ce penchant pour le soin des plantes sans elle. Dans ma chambre d'adulte, je garde trois petites plantes vertes d'intérieur. Je revois ses gestes à chaque fois que j'essuie la poussière des feuilles, que j'arrache les herbes, ou que je plonge un cure-dent dans la terre pour vérifier si elle a besoin d'être abreuvée. J'ai pour mes plantes le penchant d'une mère envers ses enfants, et, si l'une d'elle meurt, quelque chose en moi a l'impression de décevoir ma mère. Toujours est-il que je participais avec joie à ses fantaisies botaniques, approuvant ou non le choix de telles ou telles fleurs... J'aimais patauger avec elle dans les flaques de boue pour arroser les cyprès qui nous cachaient de l'œil des voisins.

Un jour, mon père revint, le visage noir, le cœur serré :

- Ils veulent la maison.

Ma mère, cherchant immédiatement quelqu'un à accuser, demanda :

- Qui ça ?

- Les frères. Ils disent que désormais Em Rabih et Abou Rabih décédés, ils ont le droit de vendre la maison.

- C'est la meilleure. Tu leur as dit qu'on ne sort pas, n'est-ce pas ? Qu'ils aillent chercher leur argent ailleurs. Abou Rabih et Em Rabih ont juré que personne ne nous sortira de là, même après leur mort.

Mon père ne répondit pas, il s'assit sur le fauteuil, comme endeuillé.

- Tu leur as dit, Imad, n'est-ce pas ? Imad ?

- N'insiste pas, Mariam. Je ne veux pas m'humilier plus que cela devant eux. J'ai essayé de négocier, de leur proposer de payer un peu plus... Ils veulent vendre. Je t'avais prévenue que ce jour arriverait, ce sont des ingrats, même leurs parents vivants, ils se disputaient l'héritage.

- Où veux-tu qu'on aille, Imad ? Trente ans que je suis ici, deux de tes filles sont nées là, je ne peux pas.

- Je sais que déménager ne sera pas facile. Que veux-tu que je fasse ? L'aîné a dilapidé son argent dans l'alcool et le jeu, le cadet veut se marier. Ils ne transigent pas, ils nous ont donné un mois pour partir.

- Un mois ? Mais c'est inacceptable ! La loi protège le locataire.

- Quelle loi ? Ça fait des années que nous n'avons pas renouvelé notre contrat, nous ne pouvons pas payer un avocat. On n'y peut rien. La priorité, c'est de trouver une maison à un prix convenable.

- Avec un jardin.

- J'ignore si nous en avons les moyens, avec les nouveaux prix du marché. Tu sais combien je gagne depuis octobre 2019.

- Il faudra trouver, Imad. J'emporte tout avec moi, je ne leur laisserai même pas une tige, même pas une ronce, à ces malfrats !

Elle n'emporta rien sinon quelques roses, puisqu'on ne trouva rien à un prix raisonnable. Les propriétaires demandaient des montants exorbitants, pour des maisons avec des jardins minuscules, artificiels. Et on n'osait pas aller visiter les maisons avec des jardins comme le nôtre, les prix n'étaient plus ceux des anciennes locations.

On trouva un petit appartement charmant, avec une baie vitrée et un petit et unique balcon en demi-cercle. Il n'y avait pas de jardin, même pas un petit parterre. Ma mère ne l'avait pas aimé, elle ne pouvait plus se promener parmi ses fleurs, regarder les arbres en faisant la vaisselle, elle n'avait plus de raison d'attendre le printemps. Mais nous n'avions pas le choix, nous ne trouvions quasiment rien, et un mois était passé.

On déménagea donc mi-février, à l'aube du printemps, l'ironie du destin le voulait ainsi. Avant de partir, j'avais récolté les feuilles mortes tombées par terre, je les avais collées sur mon cahier, et découpé d'un journal les lettres du mot « hommage », avant de les coller au-dessus. Je n'avais pas en tête ma mère en faisant ce collage, mais je sais aujourd'hui que quelque chose en moi avait voulu garder indélébiles quelque part, les traces d'un jardin que ma mère avait aimé, et rendre hommage à cette femme dévouée et aimante.

D'abord, ma mère refusa catégoriquement de chercher des petits bacs pour planter des fleurs, elle ne voulait pas de jardin artificiel, elle refusait de voir en cet appartement un potentiel vert. Ma mère n'était plus heureuse. Je me demandai alors sous quelle loi on arrachait une femme à ses arbres, on lui ôtait le plaisir de tenir un tuyau et de nourrir ses fleurs, on la claquemurait derrière du ciment. Sous quelle loi on la privait, sans crier gare, du petit plaisir qu'elle tirait encore de la vie. Je me disais : « C'est leur maison, après tout, ils en font ce qu'ils veulent », et cela me tuait. La maison fut détruite, transformée en parking, et son argent fut galvaudé par la fratrie.

Mon père commença cependant à revenir avec quelques pots, il fit des trous dans le mur extérieur et en accrocha quelques-uns. Je proposai de potentiels plans de disposition des plantes, j'essayais de convaincre ma mère qu'il y avait quand même un peu de place pour mettre quelques pots. Sa réaction était radicale, quelque chose en elle s'était refermé, quelque chose en elle avait l'impression de trahir son jardin. Mais le printemps venu, elle commença à participer malgré elle au jeu, et sans s'en rendre compte, se trouvait attendant impatientement le retour de mon père pour découvrir les nouvelles plantes qu'il chercherait.

Peu de temps après, elle s'était fait un petit comité vert sur le balcon, qui lui aussi se trouvait contraint de se plier aux lubies botaniques de ma mère, et d'essayer de lui plaire. Elle insistait aussi pour que je garde les plantes de ma chambre dehors. Un jour, toutes les nouvelles trouvailles enfin réunies et disposées, elle s'exclama : « Que c'est beau, on dirait un jardin ! », avec cette minuscule étincelle dans les yeux que je n'avais plus vue depuis le déménagement.

Mais quelques mois après, l'une après l'autre, les plantes commençaient à jaunir, et les feuilles à s'étioler. Le soleil frappait fort dans cet appartement, et plusieurs d'entre elles n'avaient pas supporté la chaleur de juillet. Ma mère crut d'abord à une mauvaise qualité de terre ou de fleurs, blâma mon père et le marchand « qui ne craignait plus Dieu ». Mais elle se rendit à l'évidence lorsque ma plante grimpante, que j'avais ramenée avec moi, elle aussi mourut.

C'était comme si le destin voulait donner raison à ma mère, et se moquer de nos efforts. Je la voyais essayer de ressusciter ses plantes, changer de pot de fleurs, les mettre à l'ombre, elles étaient comme damnées.

Contrariée, ma mère essaya toutefois de dédramatiser la situation, quelque chose en elle, peut-être sa fierté, refusait de vivre parmi des plantes mortes. Elle garda dans un coin les deux rescapées, et en chercha en d'autres similaires, qui pouvaient quelque peu résister à la chaleur. Elle les mettait à l'intérieur chaque jour vers midi, pour ne pas les surexposer.

Le balcon n'est pas le jardin, mais il en est l'épitaphe, l'espace mémorial. Il concentre les vestiges d'un jardin aimé mais perdu, perdu pour de l'argent, et par des lois qui, depuis longtemps, ne protègent plus les locataires. Quelque chose en moi espère cependant redonner à Mariam son jardin, un jardin calqué sur l'ancestral, mais plus grand, plus beau, et surtout, un jardin qui lui *appartienne*. Il conciliera en lui le passé et le futur. La ville de Beyrouth est généreuse, mais elle cache bien ses trésors. Je sais toutefois qu'elle abrite en elle ce qui sera un jour le jardin de Mariam. Ma mère ne le sait pas encore, mais quelque part, au détour d'une rue, son jardin l'attend, avec son pêcher et ses petites fleurs rouges.